

failli à sa mission et se plaignent de ce qu'on ait fait une si large part au dessin de la figure au lieu de renfermer uniquement les élèves dans l'étude de la fleur, nous n'essayerons pas de leur prouver qu'ils ont tort. Notre conviction personnelle est que l'étude sévère du dessin d'après l'antique et sur le modèle vivant est excessivement utile à un dessinateur de fabrique, en lui donnant la justesse du coup d'œil, la facilité d'exécution et le sentiment de la forme. Et nous nous associons à ces paroles d'un éminent critique (1) ; « Le jour où les élèves se laisseront séduire  
 « par les dehors brillants d'une exécution lâchée, le jour  
 « où la vérité et la précision des formes seront sacrifiées  
 « à un faux semblant d'effet et où un pinceau vague tien-  
 « dra lieu de cette correction qui a produit les grands  
 « maîtres, le jour où les principaux caractères de la  
 « nature seront méconnus et où l'élève ne s'appliquera  
 « qu'à en rendre les pauvretés, ce jour, disons-nous,  
 « sera marqué par la décadence de notre magnifique  
 « industrie. »

Au reste, rappelons-nous que les époques où les étoffes ornées de dessins, étoffes dites façonnées, ont eu le plus de vogue ont été l'une de 1814 à 1825, l'autre de 1838 à 1852, et que la grande réputation des fabriques lyonnaises reposait sur le goût et la perfection des dessins. Ce n'est pas à dire qu'il suffira, pour donner de l'activité aux

(1) Rapport sur le concours pour l'histoire des beaux-arts, lu à l'Académie de Lyon, le 31 janvier 1865, par M. Martin-Daussigny, page 17.

Déjà, en 1806, M. d'Herbouville, préfet, disait aux élèves de l'école de dessin : « Les dessinateurs d'étoffes doivent avec la même facilité  
 « projeter une rose, tracer une frise et prononcer les contours de la  
 « figure humaine, la plus difficile des merveilles soumises à la magie  
 « des arts d'imitation. » *Bulletin de Lyon*, 4 octobre 1806.